



CYCLE SUR PATINS.

La gravure ci-dessus représente un des cyclistes les plus connus de Chicago sur sa machine à laquelle il a adapté des patins pour voyager sur la glace et la neige.

TEMPERATURE

Du 7 mars 1902.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade, showing temperature readings for various times of day.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

La Gage. La cousine de Cornille. Au Pays du Curé d'Ass. à propos de sa prochaine béatification. Lettres à la fiancée. — Victor Hugo.

Petit historique d'un veto.

Que le maire actuel de la Nouvelle-Orléans soit un partisan ardent et éclairé du progrès, personne n'en doute parmi nous. Sous ce rapport comme sous celui de l'activité et de l'honnêteté, c'est un administrateur modèle.

qu'il dévorait ses larmes et craignait silencieusement le dernier soupir d'un de ses collaborateurs les plus dévoués, le conseil de ville délibérait comme le devoir le lui ordonnait.

Une grosse maison de commerce de la rue St. Joseph, entre Carondelet et Baronne, la maison Swift et Compagnie, avait demandé la permission d'établir une voie d'échappement pour les besoins de son trafic.

démontra clairement les dangers que créent leur projet au quartier, ce dont ils étaient obligés de convenir. Il alla plus loin encore. Il n'était pas, leur dit-il, l'adversaire de la voie, dont, en principe, il connaissait les avantages.

N'y avait-il donc pas moyen de l'installer ailleurs. La place manquait elle plus loin dans la même rue, dans le fond de la ville ou le long du fleuve?

Les terrains à acheter pour mettre le projet à exécution ne coûteraient pas beaucoup moins cher partout ailleurs que là où l'on voulait établir la voie en question.

A cette dernière question, pas de réponse, comme il fallait s'y attendre. C'était la condamnation du projet et l'annulation officielle du veto, qui ne s'est pas fait attendre, en effet.

Nous avons insisté bien longuement sur cette petite affaire du veto du maire Capdevielle; il le fallait. Nous faisons trop bon marché généralement des affaires publiques; nous les traitons un peu trop à la légère; c'est pourquoi nous les voyons si souvent pécher entre les mains de nos fonctionnaires.

LE FRANÇAIS, Langue officielle au Canada.

Une heureuse nouvelle que nos lecteurs accueilleront avec autant de joie que de fierté. On prétendait que la langue française se mourait en Amérique; que ceux qui l'avaient sollicitée se présentaient devant le maire et réclamaient sa signature immédiatement. Pourquoi tout est-elle ainsi?

Il y a mieux que cela encore, elle retrouve au Canada ses beaux jours d'autrefois. Les Canadiens sont fiers de leur origine et de la langue qu'ils parlent comme leurs ancêtres. C'est surtout dans la province de Québec que se manifeste cet heureux renouveau.

La législature de cette province vient d'adopter le Français comme langue officielle. Le conseil de ville vient d'en faire autant, ainsi que la Chambre de Commerce, et tous les documents devront être rédigés désormais en français.

Quelle leçon pour les descendants de Français qui, ici et ailleurs, oublient leurs origines et rougissent de leurs ancêtres. Honneur aux populations qui ont conservé le culte du passé et ne renient pas la langue qu'ont illustrée leurs pères! L'avenir est à eux, suivant un grand précepte du Décalogue.

La liquéfaction du gaz d'éclairage.

On sait les avantages multiples et considérables qu'est venue apporter la liquéfaction des gaz, au moins pour ceux de ces gaz, comme l'oxygène, l'acide

carbonique, qui ont des applications industrielles importantes. La mise à l'état liquide favorise étrangement leur transport, et aussi leurs usages. Or, il paraît que M. Stowger, de New York, aurait trouvé le moyen de liquéfier le gaz d'éclairage. Malheureusement nous ne connaissons pas encore les détails de la méthode.

Toujours est-il que, si le fait est vrai, le gaz pourra être emmagasiné dans des récipients de dimensions relativement fort réduites, qui contiendront de quoi alimenter pendant fort long temps un brûleur. Désormais il ne serait plus indispensable, pour distribuer le gaz à domicile, de recourir à des canalisations si coûteuses qui immobilisent inutilement de si grands capitaux, majorant ainsi le prix auquel le produit des usines doit se vendre; par cela même le gaz d'éclairage liquéfié pourrait être employé sans aucune installation de production sur les chantiers de travaux, dans les exploitations temporaires comme les exploitations agricoles, et avec plus de simplicité encore que l'électricité, puisqu'on aurait réellement la lumière en bouteille.

A PROPOS D'UN GRAND POÈTE.

Extrait d'un article de M. Georges Hugo sur son grand-père:

Il portait, dans la matinée, une ample robe de drap "gris soldat", long vêtement sans col, à larges manches et serré à la taille par une ceinture qu'il nouait. C'était sa "houppelande". Il la mettait par-dessus les vêtements de laine écarlate qui lui couvraient le corps et, au bas de la houppelande, passait le pantalon rouge, qui s'écartait à la cheville, sur les bas rouges aussi en un angle de caleçon jamais attaché.

Il était rare qu'il s'assît à table dans ce déshabillé; pourtant dans le ne travaillait que le matin, — on ne le vit jamais écrire une ligne après midi, — il venait parfois ainsi vêtu prendre sa place au milieu de nous. Il s'en excusait, car il aimait à entourer les repas d'une sorte de cérémonie qui n'excluait pas la familiarité. Il s'asseyait toujours le dernier, après nous-mêmes, attendant devant sa chaise, que chacun eût pris sa place, les dames les premières. Il mangeait avec un soin extrême et beaucoup de méthode presque toujours les mêmes mets, sa grande gourmandise, et qu'il nous faisait partager, était le "gribouillis", plat de son invention qu'il exécutait lui-même à table; mélange de tout ce qu'on avait servi: œufs, viande, légumes, sauces et fritures; sorte de pâté qu'il décomptait, hachait à petits coups de couteau et assaisonnait en y reversant la salière. C'était la chose la plus exquise du monde.

Quand il y avait un homard, il en arrachait une patte, la broyait de ses dents de loup et avalait le tout, carapace et chair au grand effroi de sa mère qui craignait que nous ne voulussions l'imiter. Ainsi faisait-il des oranges, qu'il mettait tout entières dans sa bouche et qu'il aimait à manger avec leur grosse peau amère. Il ressemblait alors à un bon ogre et souriait de l'étonnement qu'il voyait dans nos yeux écarquillés.

Nous l'appelions Papapa. La légende veut, — il nous en traitait de légendes! — qu'un matin d'autrefois, à Hauteville-House, tandis qu'il travaillait

debout dans cette cage de verre perchée au haut de la maison, petit Georges entra et dit: — Bonjour, Papapa!

Or, petit Georges parlait à peine. A entendre le fils de son fils Charles, qui venait de mourir, prononcer ce mot inconnu, le grand-père eut une immense joie, car il connaissait le secret langage des enfants: le bégalement de Georges faisait de lui deux fois un père, beaucoup plus qu'un grand-père.

Il prit Georges dans ses bras et descendit auprès des siens pour le repas commun. Et dans cette belle salle d'Hauteville-House, aux blanches et bleues façades de Delt, où courent sur le chéneau des murs les paroles mélancoliques qu'il y grava de son couteau, il consacra le babillage de petit Georges.

— Maintenant, je m'appelle Papapa, dit-il doucement. Et jusqu'à sa mort nous lui donnâmes, ma sœur et moi, ce nom doucement tendre et que toujours il chérissait: — Mes enfants, mes bien-aimés!

Il sortit de sous le drap sa main déjà toute maigre; son vieux anneau d'or brillait à son doigt sur sa peau mate. Il nous fit un signe imperceptible, et quand nous fûmes agenouillés: — Tenez près de moi... plus près encore...

Il nous baisa d'un lent baiser, avec des larmes aux lèvres. Ses yeux nous risaient sous son beau front tranquille. Le grand soleil de mai entrant par la fenêtre ouverte; il se blottit dans ses convulsions comme s'il eût en contré quelque chose de plus tendre. — Soyez heureux... Pensez à moi!... Aimez-moi!

Ses yeux souriaient toujours. Encore une faible étrelote de ses mains lisses qui tremblaient, un baiser de sa bouche brûlante. — Mes chers petits! Et le dernier regard de Papapa fut sa dernière bonté.

Scruples Chinois.

L'âme chinoise, que d'aucuns imaginent compliquée et sans foi, se révèle par instants toute remplie des plus merveilleux scrupules. Quelques diplomates européens, par aventure, viennent de l'éprouver. Ils ne pensaient pourtant pas à mal, et leur seul tort fut d'arriver à l'audience impériale, munis d'un appareil à photographie. La vérité oblige à dire que cette audience se trouvait être fort solennelle, et qu'elle était destinée à fêter le premier jour de l'année chinoise. Il parut donc au corps diplomatique qu'une telle cérémonie méritait de vivre dans la mémoire des hommes. Quand ils aperçurent l'impératrice douairière assise sur le trône, et près d'elle l'empereur sur une chaise qui se trouvait à un grand infériorité, la dignité de leur fonction ne les détourna point de songer aux intérêts de l'histoire. On les vit, dit-on, se diriger d'un pas rapide auprès du trône et choisir les places d'où leur regard pourrait le mieux saisir l'ensemble de la cérémonie. On les vit ensuite, au cours de la réception, et pendant la lecture de l'Adresse, esquiver des gestes furtifs et mystérieux, viser le trône impérial et ses environs, abaisser les yeux sur l'objectif et demeurer soudain immobiles; on entendit les petits coups secs des déclenchements, un tic-tac accéléré et discret, suivi de nouvelles silences... C'était l'audience solennelle que les photographes.

S'il en faut croire les nouvelles de Pékin, l'empereur a été, de ces démarches peu protocolaires, et témoin sans tendresse. Il a pris pour une frivolité européenne sans dignité ce qui n'était que le naturel souci d'une documentation précise, et c'est en vain que le corps diplomatique dépensa son ingéniosité occidentale pour allier les nobles attitudes de son état aux gestes nécessaires du photographe. Il lui sera pénible sans doute d'avoir été à ce point méconnu; mais peut-être regrettera-t-il d'avantage encore l'étriquette d'une coupe qui n'aime décidément pas la photographie et qui se refuse à paraître sur les tables de salon, dans les albums et parmi les images des journaux illustrés.

Cette réserve bien chinoise, cependant, nous invite à l'admiration. Elle prouve que le célèbre homme n'a pas envahi la terre entière et qu'une modeste philosophie régnait encore sur quelques âmes lointaines. Il se pourrait que ces Chinois fussent de grands sages. Les romans et les aventures de voyage nous ont appris à l'envi que tout bon voyage donnerait son compte pour une douzaine de photographes. A juger ainsi des choses, et à raisonner par les contraires, il faudrait proclamer que c'est un signe éminent de civilisation que de se refuser le spectacle de sa propre image. Les Chinois nous donnent l'exemple d'un pareil détachement. Narcisse n'était pas un vainqueur, qui se penchait sur les eaux pour y admirer le reflet de sa propre personne. Et c'était une tôte légère que cette jeune Grecque de Sicyone à qui la légende attribue l'invention du portrait. Tandis qu'elle disait adieu à son fiancé qui partait à la guerre, elle vit son ombre se dessiner sur le mur, et désireuse de conserver cette image, elle en traça la silhouette au crayon. Il ne lui resta, cependant, qu'un songe vain. Les Chinois, qui ont le sens de la fuite des choses, paraissent ne vouloir point fixer leurs formes périssables. C'est, après tout, une philosophie que de préférer le souvenir à la photographie.

Le jockey Victor Porter a intenté une action contre Charles S. Bush et les autres officiers du Crescent City Club demandant sa réinstallation et des dommages pécuniaires à la somme qu'il aurait gagnée s'il n'avait pas été chassé de tous les champs de courses, en février 1901. M. Dan Murphy et le starter Fitzgerald affirment que la défense faite à Porter est légitime et motivée, parce qu'il n'a pas agi loyalement dans la course où il montait Miss Ransom. M. Murray, qui a suivi les courses depuis nombre d'années, dit que sa façon d'agir a été une flagrante violation de toutes les règles. M. Fitzgerald témoigne dans le même sens. L'affaire sera plaidée mardi.

THEATRES.

THEATRE TULANE.

Aujourd'hui s'achève la semaine la plus gaie de la saison, au Tulane. Deux grandes représentations de "The Rogers Brothers in Washington" en matinée et le soir. Il faut s'attendre à deux salles comblées: "The Rogers Brothers" est une si attrayante bouffonnerie.

GRAND OPERA HOUSE.

La troupe Baldwin-Melville se fait toujours applaudir bruyamment au Grand Opera House dans le drame à grand spectacle: "The Sea of Ice". Aujourd'hui, brillante matinée. Il y aura assurément foule. Demain, première de "Dominos Roses" — Pink Dominoes.

THEATRE AUDEBON.

"The Indian" attire toujours la foule au théâtre Audubon, grâce aux talents qu'y déploient Mortimer Snow et Miss Dalglish, en attendant la première des "Corsican Brothers" qui aura lieu demain, dimanche, en matinée, comme nous l'avons déjà annoncé.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Le "Cyclo Whirl" attire toujours la foule des amateurs de l'Orpheum, ainsi que Miss Katherine Birdgood, le remarquable contrebassiste, et la danseuse Aucta dont les représentations touchent à leur fin. Demain, changement de spectacle.

THEATRE CRESCENT.

Le drame "Que Vadis", qui nous transporte à l'occur de Néron, achève la série de représentations devant des salles comblées au Crescent.

"SWEET CLOVER" — MUS. AD. THURSTON.

Demain soir, première à cet heureux théâtre qui ne compte guère que des succès, d'une de ces charmantes comédies, à la fois étonnantes et gaies, qui deviennent trop rares à la scène et dont on peut dire que la scène y perdrait sans danger sa file.

La pièce portera le joli titre de "Sweet Clover" et la plupart des scènes se passent dans une ferme du Connecticut. Pas de grands coups de théâtre; le simple récit d'amours honnêtes et purs, dans un milieu aux mœurs douces et irréprochables. Un brave homme avait une femme qui n'était pas une jeune fille; elle lui a été enlevée par un artiste célèbre. Il est poursuivi sans cesse par le cruel souvenir et il craint que sa fille ne subisse le même sort que sa mère. Toute l'intrigue est là; elle se termine heureusement par l'union de la fille avec un jeune homme digne d'elle et la toile tombe sur le plus charmant des spectacles.

C'est Miss Adélaïde Thurston qui remplit le principal rôle dans cette ravissante bouquie. Elle y est charmante d'un bout à l'autre des quatre actes dont se compose la pièce. Ses acteurs connaissent cette jolie étoile de la scène américaine. Inutile donc d'ajouter qu'elle vient de parcourir une grande partie de l'Union, triomphalement, en compagnie d'un autre artiste riche et doué comme elle, au milieu des bravos et des rappels des différents parterres devant lesquels ils ont joué les deux jours cette comédie.

Sur le Turf.

Le jockey Victor Porter a intenté une action contre Charles S. Bush et les autres officiers du Crescent City Club demandant sa réinstallation et des dommages pécuniaires à la somme qu'il aurait gagnée s'il n'avait pas été chassé de tous les champs de courses, en février 1901. M. Dan Murphy et le starter Fitzgerald affirment que la défense faite à Porter est légitime et motivée, parce qu'il n'a pas agi loyalement dans la course où il montait Miss Ransom. M. Murray, qui a suivi les courses depuis nombre d'années, dit que sa façon d'agir a été une flagrante violation de toutes les règles. M. Fitzgerald témoigne dans le même sens. L'affaire sera plaidée mardi.

Un canotier factieux.

Salvatore Romans, Charles F. Childers, Tony Fula, Manuel Lane et Manuel Pinto se souviendront que la loi exige que les conducteurs de tous véhicules à roues prennent leur droite, dans les rues tracées, et leur gauche, dans les terrains neutres.

Un oubli fâcheux.

Faute d'avoir songé que Thémis est à la cantonade le Deus ex Machina, ces cinq délinquants se sont vu infliger une amende de \$2-50 ou 10 jours, au choix, par le recorder Mangrove.

Tout au début de l'ordonnance plus de deux cents conducteurs de voitures se sont vus taxés à ce taux. Il paraît que le temps a trop complètement effacé ce souvenir; aussi, pour faire exécuter la loi le recorder a-t-il prévenu que dorénavant il appliquera une règle plus sévère, le maximum, \$25 ou 30 jours.

Venez voir le Seul Jet de Gas en opération à l'Eden Casino et Grand Casino, New Orleans Lighting Company, Salle des Odd Fellows, 332 rue du Camp.

Feuilleton

DE: L'Abelle de la N. O. No 7 Commencé le 1er mars 1902

LA GRIPPE D'OR.

GRAND ROMAN INÉDIT Par Georges Madaqua. PREMIÈRE PARTIE.

EVE-ROSE.

III. — La regardant à peine, alors

que sa présence, lorsqu'elle apparaissait au cours des stations dans la loge, du propriétaire courroucé, semblait le dérivatif détournant l'orage de la tête de ceux qui n'avaient rien fait pour l'apaiser, celui-ci prenait immédiatement la grande porte vitrée donnant sur le vestibule et s'en allait, son chapeau melon légèrement de côté, ce qui indiquait chez lui quelque perturbation morale violente.

— Il vous a fichus à la porte? demanda sans barguigner, la future pensionnaire de l'Opéra-Comique.

Madame Bonenfant leva les bras en l'air, ceux du mari déjà collés au corps, semblèrent s'allonger davantage.

— Il s'agit bien de ça! clama la première... Tu ne sais pas le bruit qui court dans le quartier? ... M. Truchon l'a appris tout à l'heure, par ce concierge de son autre immeuble du boulevard...

— Peut-on! articula Bonenfant, relevant faiblement ses bras amollis, peut-on!

— Quoi! interrogea Mireille, on l'a raconté qu'au lieu de garnir des chapeaux l'étudiant au Conservatoire; et comme c'est

un homme collet-monté, il ne veut point de pipelets qui poussent leur file au théâtre?

— Il s'agit bien de toi! prononça madame Bonenfant. — Alors, de qui? — De M. et de Mme Vallurier. — Comment donc? Ce sont les meilleurs locataires...

— Il le sait aussi bien que nous. — Qu'est-ce que c'est, alors, que ce bruit qui court sur eux? — On n'ose pas le répéter, seulement... C'est de la monstruosité!

Les bras de Bonenfant eurent leur mouvement machinal et tombant, tandis que ceux de sa femme poignardaient plus énergiquement le plafond.

— C'est des horreurs, quoi! et je me demande si M. Truchon n'est pas fou. — C'est des horreurs! bégaya le mari. Mireille frappa du pied, en enfant impatient et gâté.

— Mais parlez, je n'y comprends rien... Quoi? — M. Vallurier, qui serait empoisonné... M. Vallurier... empoisonné! — Oui, répondit la concierge, recouvrant le sang froid que son mari, qui s'affaissait sur un siège, semblait perdre définitivement; et, bien mieux, on ajoute que c'est sa femme qui l'empoisonne. Ce fut au tour de Mireille à gesticuler. La serviette à musique lui

échappa, roula sous la table longue, — reconverte d'un tapis de peluche de lin vert mousse, et manie d'une écriture et d'uneward, qui tenait le milieu de la pièce.

— Mais comme vous dites, c'est des horreurs!... Les gens sont idiots!... A moins que ce ne soit M. Truchon qui démente. Ce n'est pas possible, voyons, qu'on raconte des histoires pareilles? — Parait que si... et que ça court le quartier...

Madame Bonenfant n'achevait pas, que la grande porte vitrée s'ouvrit; une jeune fille en tablier blanc, coiffée haut et aussi égarément que sa maîtresse, fit irruption.

C'était Elise, la femme de chambre de madame Vallurier. — Par exemple, j'en suis malade... Vous ne savez pas ce qu'on vient de me raconter à l'apothéose de thé? ... Et, comme elle avait devant elle des gens éfarés, qui ne répondaient point: — Vous faites des drôles de têtes... Est-ce qu'on vous aurait dit quelque chose? ... Vrai, je n'aurais jamais pensé que le monde était si bête et si méchant... Ça c'est trop!... Prétendre que monsieur est empoisonné... Aller jusqu'à supposer que c'est peut-être madame qui l'empoisonne... Non, là, ça dépasse tout... et tenez, au fond, c'est roulant!

— Vous faites des drôles de têtes... Est-ce qu'on vous aurait dit quelque chose? ... Vrai, je n'aurais jamais pensé que le monde était si bête et si méchant... Ça c'est trop!... Prétendre que monsieur est empoisonné... Aller jusqu'à supposer que c'est peut-être madame qui l'empoisonne... Non, là, ça dépasse tout... et tenez, au fond, c'est roulant!

— Vous faites des drôles de têtes... Est-ce qu'on vous aurait dit quelque chose? ... Vrai, je n'aurais jamais pensé que le monde était si bête et si méchant... Ça c'est trop!... Prétendre que monsieur est empoisonné... Aller jusqu'à supposer que c'est peut-être madame qui l'empoisonne... Non, là, ça dépasse tout... et tenez, au fond, c'est roulant!

Mademoiselle Elise riait d'un rire aboultement saccadé.

Au service de madame Vallurier depuis deux ans, sans être ce qu'on appelle un dévouement, elle avait avec le sentiment des procédés qu'on ne rencontre point partout, il s'en faut, un certain attachement naturel, une affection relative, créée par les rapports, le contact journalier — pour ses maîtres.

Mademoiselle Elise n'eût pas volontairement abandonné sa place; madame et monsieur lui plaisaient comme caractère, elle était fière des jumelles, si fines, si jolies, trouvait leur "miss" trop sévère, les gâtait, jouait franchement avec elles, lorsqu'on la chargeait de leur surveillance.

Pas toute naturellement, l'intrigue, l'ineptie de l'odieuse racontée la surexcitaient. Elle répéta: — C'est roulant! Et elle se reprit à rire, de son rire saccadé, qui ne s'arrêta qu'à cette observation de Mireille: — Je ne trouve pas, moi, qu'il y ait de quoi s'amuser.

En effet, il n'y avait pas de quoi. Les maîtres ne se doutaient guère qu'il courait, sur leur compte, une pareille rumeur. Si on les avertissait... Non! par exemple! Ils ou traiteraient d'imbéciles ou s'indigneraient qu'on osât répéter cette insanité.

Madame montrait assez d'in-

quiétude pour qu'on ne l'énerât pas davantage, monsieur était assez malade pour qu'on n'aggravât pas, par des histoires qui l'irriteraient, son état.

— Tout de même, il a une "finche mine" depuis quelque temps monsieur.

Et Elise, raconta que "ça l'avait repris" la dernière nuit; que ce matin, il ressemblait encore à un cadavre.

Il y a des maladies d'estomac vraiment bizarres. Là-dessus, Bonenfant parla de son ancien "catarrhe", qui l'empêchait radicalement de manger.

Il en était arrivé à ne plus digérer que les carottes. — C'est ça qui l'a sauvé, déclara Mme Bonenfant, ça nettoie le sang.

Mademoiselle Elise sortit aussi précipitamment qu'elle entra. Il était l'heure du dîner.

absurdes et en les menaçant du commissaire de police, on allait jaser avec eux et les pousser à répéter.

Dès le lendemain, elle racontait tout à madame Vallurier. La nuit porte conseil.

La jeune fille pensa le matin, et ses parents pensèrent comme elle et comme Elise, que des choses de ce genre ne valent pas qu'on les redise, même et surtout aux intéressés.

Il eût fallu entre elle et la femme du docteur, une intimité qui n'existait point, malgré la cordialité de celle-ci à son égard, l'intérêt qu'elle témoignait à ses études musicales et même à sa personne, cordialité et intérêt que la future cantatrice lui rendait en affection sincère, — pour qu'elle se hasardât à l'entretenir de ces choses ineptes et pourtant troublantes.

Le monde qui parle à tort et à travers se tairait; demain, peut-être, ils seraient enterrés, ces potins.

Où, elle garderait le silence. Elle n'avait pas envie du tout, que Mme Vallurier lui tint rancune, en supposant qu'elle avait pu prendre comme foyer, la loge de ses parents.